La Vie autrefois

MON QUARTIER : LE BESSAREL

par Paul DARASSE

Le voyageur, qui venant de Caussade par la vieille route, arrive au pont de la Condamine, voit s'ouvrir devant lui, une trouée vaste et irrégulière, dans la masse de la vieille ville : c'est la place du Bessarel ouverte, après 1931, par la démolition de tout un quartier pauvre, aux ruelles sombres, aux maisons petites et tassées. Là, depuis le haut Moyen-Age, avait vécu tout un peuple de pauvres travailleurs : tanneurs, cloutiers, brassiers, indigents, des gagne-petit qui, peu à peu, dès le début du XXe siècle délaisseront leur maison natale pour aller chercher ailleurs une fin à leur misère.

Les maisons ainsi abandonnées ne pouvaient résister à la lèpre du vieillissement et de la ruine et, déjà, avant 1930, le quartier en partie dépeuplé avait triste figure. La terrible inondation de Mars 1930 lui donna le coup de grâce. Alors, par mesure de salubrité, la municipalité BENET établit un plan d'urbanisme destiné à aérer et moderniser la vieille ville de Saint-Antonin en ouvrant deux larges avenues à angle droit : l'une, de la Condamine au Vallon, à travers le Bessarel, l'autre des Tilleuls au Pont sur l'Aveyron. C'est ainsi que tout le quartier du Bessarel fut rasé sans discernement et que disparurent les plus typiques tanneries. Il reste aujourd'hui cette place, trop vaste pour cette ville, place inachevée comme le montrent ses contours irréguliers, place qui reste à faire...

Mon quartier a disparu mais je retrouve sans peine le souvenir de mes jeux d'enfant dans les ruelles et sur la petite place, le souvenir atroce aussi des jours où l'eau menaçait nos maisons. C'était en 1906. J'avais 5 ans. Nous habitions alors la maison N° 19 du plan ci-contre qui formait le coin de la rue du Lapin. En face vivait la famille Augustou de Barrau (32) et Philibert de Camarüyo avec sa mère (18) et plus bas, vers le canal, Lou Paillat (31) tandis que le Joffré habitait la rue du Lapin.

Le 14 Décembre 1906, à notre réveil, l'eau avait envahi le rez-de-chaussée et elle montait rapidement Nous allions de temps en temps dans l'escalier contrôler le niveau. En moins d'un quart d'heure, l'eau gagnait une marche et montait inexorablement. Bientôt, il fut évident qu'elle envahirait le premier étage. Mes parents et mes frères plus grands transportèrent au grenier tout ce qu'il fallait sauver ; les meubles, pauvres vieux meubles, trop lourds, restèrent à la merci des eaux. Le temps passait... L'eau était presque au niveau du premier étage. Chez les Barrau et les Paillat, les barriques vides qu'on n'avait pas piégées (fixées au sol) flottaient et, au rythme du flux et du reflux de la crue, venaient cogner le plancher, sous les pieds des habitants, et menaçaient de le soulever. J'entends encore les appels angoissés provenant de ces deux maisons :

— Al secours ! nous anan nega ! Tout se demoulis! Al secours ! s'en perduts !

Tous ces cris d'effroi, cette eau jaunâtre qui montait inexorablement, me remplissaient de terreur et, malgré les encouragements de ma mère et de mes frères, je pleurais... je pleurais.

A un moment, alors que l'eau arrivait maintenant à notre premier étage, je n'entendis plus les cris et les appels des voisins. Sans doute les sauveteurs étaient-ils venus les chercher. Je ne me souviens pas d'avoir vu le sauvetage.

Cependant, mes parents, craignant que les sauveteurs arrivent trop tard chez nous ou que la maison, minée par les eaux, ne s'effondre avant leur arrivée, décidèrent de fuir par les toits. Mon père enleva quelques tuiles, écarta quelques voliges et nous nous hissâmes tous sur la toiture. Nous voilà, avançant avec précaution sur les tuiles humides et glissantes, mon père portant le bébé, ma mère me tenant par la main. Nous allions courbés, nous aidant des mains pour parer à toute glissade.

Quand il fallait passer d'un toit à l'autre, nous marquions un temps d'arrêt pour franchir la denivellation. Mon père nous mettait, l'un après l'autre, sur le toit suivant, confiant le bébé au plus âgé de mes frères. Puis, ma mère et lui nous rejoignaient. Et la fuite continuait. Du toit de la maison du Catet de Mamo (22), je regardai en bas la place du Bessarel, lac jaune dont le niveau atteignait les fenêtres du premier étage.

Après avoir parcouru nombre de toitures — que le trajet m'avait semblé long ! — nous arrivâmes sur le toit de la maison Cyclop (25), si je me rappelle bien le nom des habitants. Nous entendions des gens parler dans la rue. Nous avions donc dépassé la crue dans sa marche. Nous étions sauvés. Alors, guidés par les gens, nous nous descendîmes dans la maison et atteignîmes la rue. Une barque montée par deux hommes, était là. Et Bureau, l'appariteur de la Mairie, leur disait à cet instant :

—Aro, cal ana salva l'Esquirol !

L'Esquirol, c'était nous. On ne nous connaissait que sous ce surnom. Alors mon père dit :

—Es pas la péno ! Sen aqui !

Bureau et les autres n'en revenaient pas. Ils ne pouvaient croire que nous ayons pu parcourir tant de chemin sur les toits mouillés, avec des enfants dont un de cinq ans et un bébé qu'il fallait porter dans les bras.

C'est un ami de mon père, Bès, lou Cat, qui nous prit chez lui. Il habitait rue del Pébré, dans le haut de la ville et sa femme fabriquait des pralines qu'elle vendait les jours de fête. Là on nous servit un repas. Puis nous allâmes tous sur la plateforme du Temple contempler les eaux grondantes de l'Aveyron qui montaient toujours. Bientôt elles atteignirent le chemin du Gravier et je vis la guérite de l'Octroi culbuter et s'en aller au fil de l'eau parmi d'autres épaves. (L'emplacement de cette guérite existe encore).

Cette terrible journée m'avait beaucoup impressionné, traumatisé comme on dit aujourd'hui. Pendant un ou deux ans après, j'ait été poursuivi par l'atroce souvenir et, dans mes rêves, surgissait souvent un effrayant cauchemar. Toujours le même d'ailleurs. Je voyais, à travers les vitres de la fenêtre, apparaître soudain une horrible figure jaune et grimaçante que me fixait de ses yeux noirs et méchants. Des gouttes d'eau, jaunes aussi, tombaient de sa chevelure raide. Et j'entendais l'effroyable voix me dire :

— Viens avec moi, je viens te chercher ; viens te noyer.

Je m'éveillais alors, rempli de terreur et ma pauvre mère avait beaucoup de peine à me rassurer en me disant que l'homme jaune n'existait pas, que j'avais fait un mauvais rêve... Elle ouvrait la fenêtre et me disait :

— Tu vois bien. Il n'y a personne.

Mais j'étais bien long à retrouver le sommeil.

Je garde, de ce rêve atroce, après soixante dix années, un souvenir très précis, d'une netteté photographique. C'est la preuve de l'impression profonde que m'avait causée cette journée inoubliable. J'ai vu, depuis, d'autres inondations. Aucune, si ce n'est celle de 1930, ne m'aura autant frappé.

Sur la nouvelle place du Bessarel, il reste encore une trace du niveau de l'eau en 1906. Au coin de la rue du moulin, s'élève une haute maison, dépendance du moulin dont elle était l'écurie et la grange. Sur sa façade, un modillons sculpté représente une tête de lion. Un peu au-dessus, sur une pierre d'angle, quatre trous marquent l'emplacement d'une petite plaque bleue, aujourd'hui disparue qui portait l'inscription : « Crue du 14 décembre 1906 ».

Inondations

L'inondation, ou plutôt « l'EAU » comme on disait et on dit encore ici, a toujours été un évènement de l'histoire de notre cité dont les habitants ont gardé souvenir et voulu perpétuer la mémoire. Si, pour la crue de 1930, l'administration municipale a fait poser ici et là des plaques officielles, à la Gendarmerie, aux Tanneries, sur le mur de l'Eglise, pour celle de 1906, par contre, ce sont les particuliers eux-mêmes qui ont voulu graver les repères sur la façade de leur maison. Vous les découvrirez en cherchant un peu, creusés dans la pierre dure, rue du Moulin de Bessarel, rue Droite, rue de la Treille et rue de l'Hospitalet, derrière la maison Gracia, le plus émouvant celui-là qui porte, agrémentée d'une fleur naïve, l'inscription : « l'EAU — le 14 décembre 1906 ».

On ne trouve aucun repère de l'inondation de 1927 ni de celle de 1940, ni celle de 1966-67. C'est regrettable Mais on retrouve, dans nos archives, le récit des inondations terribles d'autrefois. Ainsi extrait de notre précieux Livre des Coutumes, les deux compte rendu suivants :

« Lan que om contava M. CCC. LXXXXIIII lo jorn de Saint Micolau. comeset de ploure pluya ploga dossa. esos en... e... de ploure p. oras al... ... e autras no... lo jorn de St Damazy papapa ques lo XI. jorn de dizembre e en aquel jorn lo fluv. davayro cresquet tant que yntrava. p. la porta granda de St-Miquel. e a la gogaria. no podiâ om passar p. anar al mostier si no am artifissis (?) e a la condamina. las naus yntravo e yssiô p. la porta e layga cubria... pialars de peyra que so al p. tz. defforas la porta... »

On apprend ainsi, par ce texte, que mon ignorance ne m'a pas permis de transcrire intégralement, qu'en l'an 1394 (!) le « fleuve » d'Aveyron inonda la ville, envahit l'Eglise Saint-Michel qui devait se trouver, soit à l'emplacement de l'église actuelle, soit sur la place même Saint-Michel actuelle, que les barques entraient et sortaient par la porte de la Condamine et que le « mostier », l'abbaye, était isolé. On notera aussi que la langue écrite, à cette époque, dans notre ville, était la langue d'oc ou, si l'on veut, l'occitan. Enfin, les scribes usaient de nombreuses abréviations et élisions qui rendent la lecture difficile ; ils n'utilisaient pas de majuscules et leur ponctuation est un peu déroutante. Voici, maintenant le compte-rendu manuscrit extrait du même livre, de l'inondation de 1618. C'est maintenant la langue française qui est en usage :

« Soit mémoire que l'an mil six cens dix huit et le jeudi matin huictième jour de février dans la présente ville de Sainct-anthonin la rivieyre dabairou et bonete furent sy grosses que nest memoire d'homme vivant tellement que il se pouvait... les mains au pont... du pont davayron. Et dans la ville ala batre et rompre la maison de bornazel joignant la bonete des bains a la rue droite et la a baizeront (?) les eaulx. Et dura jusques a six heures du soir que lors comensa quelque peu a descroitre. Et le lendemain neuvième jour partout fust retirant et on marcha par les rues à sec. Et fist de grandes ruines de sorte que emporta les p... f... coubertes des moulins/de gravier/gelis/fontalès/las ondes/romegous et rass... et Pa... des muralhes de.../En... en foy de quoi Robert tabellion ».

Ainsi l'inondation de 1618 fut l'une des plus considérables puisque l'eau atteignit la Bonette des Bains, c'est-à-dire le canal qui passe derrière la maison de l'Amour. Nos ancêtres en effet, nommaient Bonettes tous les canaux qui, encore aujourd'hui, traversent notre ville. Cette « Bonette des Bains » était plus communément appelée Boneto Rescosto parce qu'elle est, presque toujours, souterraine.

G. JULIEN

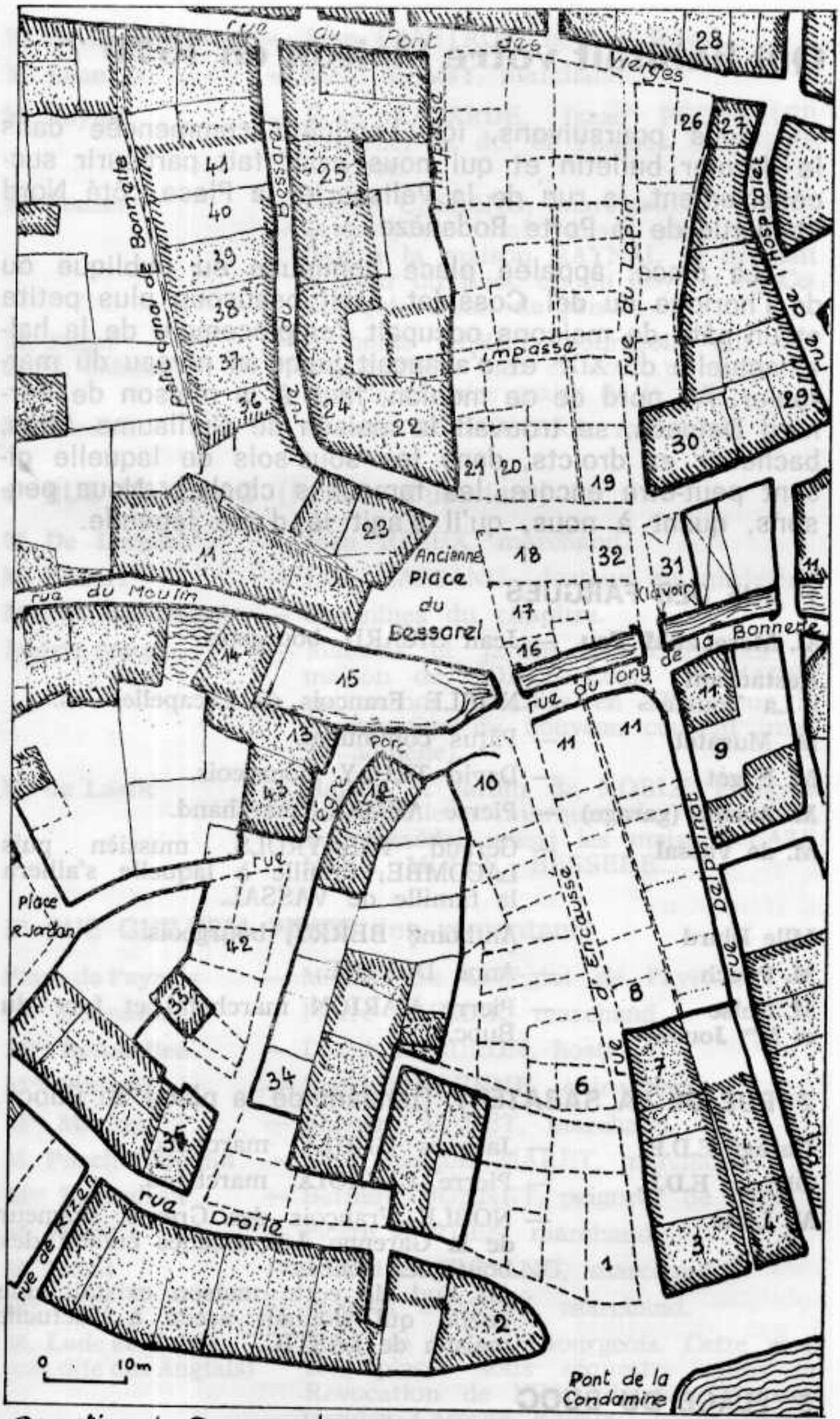
Quartier du BESSAREL

(Notes pour servir à l'intelligence du plan au verso)

On pourra, en examinant le plan, se faire une idée de ce qu'était le quartier avant les « curetages » entrepris à partir de 1931, curetages qui représentaient l'amorce de la réalisation du plan d'urbanisme décidé par la municipalité Bénet et qui, s'il avait été mené à bonne fin, aurait défiguré irrémédiablement notre vieille cité. On doit observer, avec regret, qu'à l'époque, aucune opposition ne s'était manifestée contre ce projet insensé. sinon celle du docteur Fonsagrives qui s'éleva contre ce projet au cours de l'enquête préliminaire en démontrant notamment que l'argument avancé d'assurer la salubrité de la ville ne tenait pas. Il affirmait que cette salubrité avait été maintenue et aurait dû continuer à l'être si on n'avait pas négligé l'entretien du remarquable réseau d'égouts construit au moyen-âge. Mais ajoutait-il, il aurait fallu, pour cela, disposer des plans de ces égouts que des administrateurs coupables avaient laisser voler et qui se trouvent maintenant en... Angleterre !

LECTURE DU PLAN : En trait fort, la limite des constructions subsistantes en 1976. En trait fin et discontinu, le tracé des constructions existantes en 1930, avec pour certaines, un numéro, en regard duquel on donne ci-dessous, le nom des habitants, ce qui permettre de suivre la fuite de la famille Darasse devant l'inondation.

1. Epicerie Brousses
2. Boulangerie Loupiac (Loupiacou)
3. Epicerie Serres
4. Lou Catinou (charron)
5. Maillard (forgeron)
6. Bernat de Cuget (Cavaillé, maçon)
7. Le vieux cloutier
8. Paribat (sur la façade de cette maison se trouvait le corbeau tricéphale exposé au musée).
9. Nini Tutu (famille Drunet)
10. Cave de l'Hôtel Brousse (Perception)
11. Tanneries
12. Hippolyte Biau (tonnelier)
13. La Criquo (Bories)
14. Le Moulin
15. La Serpono, aire à sécher le blé, sur laquelle on peut voir des dalles funéraires provenant vraisemblablement de l'ancienne église.
16. Capito
17. Lou Cézé (parents de Madame Poli)
18. Camaruyo
19. L'Esquirol (Darasse)
20. Lisa de la Couaro (Napoléon)
21. Grange et écurie de Cap Blonc
22. Lou Catet de Mamo (Bories)
23. Grange de la Couèlo (Favarel-Jouany)
24. Finou de Quercy
25. Ciclop où se sont réfugiés les Darasse
26. Epicerie Bouyssel
27. Las Marènos (tresses de licous)
28. Lou trelh (moulin à noix)
29. Marie de Linglet
30. Cave de Marquéto (Bosc)
31. Lou Paillat (Servières)
32. Augustou de Barrau
33. Lou Graulhat (Joany, charpentier)
34. Mouillac, tailleur de Pierre
35. Laoubin (Hébrad, charretier)
36. La Couèlo
37. Lou Cap Blonc (Solomiac)
38.-40. Darasse après 1906
41. Laly del Grél (charcutiers)
42. Lou Coti
43. Félicie de la Popo



Quartier du Bessarel : les démolitions faites après 1930 sont marquées par un trait discontinu - - -